

RG 85 Shalom Schwarzbard Papers
(Tcherikower Archive)

In Krieg mit sikh aleyn - French translation, undated
typescript

Folder 895

7
Chapitre à ajouter
facultativement
(fin du volume)

71292

LES AVANIES DE FRANKFURTER EN ALLEMAGNE

racontées par un camarade qui avait étudié avec lui à Francfort.

L'étudiant juif Abraham TOKAYBR, originaire de Roumanie, qui se trouve actuellement à Paris, avait en 1933 suivi les cours de la Faculté de Médecine de Francfort. Il avait fait la connaissance de Frankfurter en 1932. C'était un camarade dévoué, droit et bon.

Elévé dans les principes religieuses par son père, le rabbin, David Frankfurter menait à Francfort une vie d'ascète. Bien qu'il dû lutter durement pour l'existence, il rendait tous les services possibles à ses camarades, et sacrifiait son dernier pfenig pour venir en aide à ceux qui étaient dans le besoin.

Il aimait la lecture et se livrait à des longues méditations dans sa petite chambre.

Au printemps ~~1933~~ de 1933, un après-midi, j'ai appris d'un camarade que deux nazis avaient assailli David Frankfurter à sa sortie de la Faculté. Frankfurter, qui avait déjà subi plusieurs graves opérations, se trouvait dans un état de faiblesse extrême et ne pouvait pas offrir une résistance à ses agresseurs. Les deux nazis l'avaient laissé sur le trottoir après l'avoir foulé sous les pieds. On lui a conseillé d'aller se plaindre à la police. Comme ressortissant étranger et avec l'aide de son consul, il aurait pu, peut-être, obtenir justice. Mais il n'a pas voulu.

En Avril 1933 David Frankfurter a eu un nouvel accès de son mal et a dû être opéré pour la cinquième fois. Il a été traité à l'hôpital juif, où son frère aîné, le Dr. Alphonse Frankfurter

avait travaillé comme assistant du médecin en chef.

Le hasard a voulu qu'à la même époque je fûs amené au même hôpital pour avoir été malmené par les nazis. Accident banal du début du troisième reich. Je suis resté pendant quelques semaines dans le lit à côté de Frankfurter et j'ai pu le bien observer.

Il se comportait toujours en adolescent bien élevé et en Juif conscient.

Je n'oublierai pas un après-midi à l'hôpital:

David Frankfurter était couché dans son lit, la tête bandée, immobile; moi, dans le lit à côté. Tout à coup la porte s'ouvrit et on apporta sur la civière un nouveau malade. C'était un Juif d'une trentaine d'années, un échappé de Worms, où les nazis venaient d'organiser un petit pogrome. Pour se soustraire à leurs violences, il avait sauté d'une fenêtre et s'est cassé la jambe. un cousin à lui qui ~~xxx~~^{n'avait} pu fuir, fût arrêté et enfermé dans la maison brune. Le lendemain matin on l'avait trouvé pendu.

David Frankfurter écoutait le récit du pogrome. Comme le docteur lui avait interdit de parler, il ne dit pas mot. Mais il pâlit affreusement d'émotion, et dans ses yeux on pouvait lire le profond mépris qu'il avait pour " eux ".

Toutes les nuits nous entendions les cris de nazis qui déambulaient à travers les rues en vociférant à tue-tête: " ~~xxxx~~^{Sus} sur les Juifs ". " Pendez-les, fusillez-les, poussez-les au mur ". Une panique s'emparait des malades, car on craignait que les bandes d'énergumens n'envahissent l'hôpital.

Quelques semaines passèrent, et David Frankfurter put quitter l'hôpital. Triste sortie! Dans la rue il ne voyait que des rouelles jaunes alternant avec les crois gammés. Il ne pouvait plus étudier.

Sa conscience n'avait plus de repos en présence des brutalités, dont ses ~~frères~~ frères étaient les victimes.

Il résolut de quitter l'Allemagne et partit pour Berne. Mais il ne put recouvrer sa tranquillité d'esprit. On connaît la suite.

Emile Laurence était le seul patriote et jusqu'aboutiste de tout notre régiment qui se trouvât en première ligne , si toutefois l'endroit où il avait à faire d'habitude peut être appelé "première ligne" . Il était l'opposé de ses compatriotes , originaires du midi de la France (de la Côte d'Azur) , qui le haïssaient pour son patriotisme excessif , pour ses manières exagérées et sa vanité . Pour l'irriter , il faisaient exprès de chanter sans cesse la célèbre chanson populaire : " Je donnerais Versailles , Paris et Saint Denis pour être auprès de ma blonde ; auprès de ma blonde , ah qu'il fait bon ! " . Cette chanson l'agaçait beaucoup . Il se fâchait de la façon légère dont ses compatriotes considéraient la guerre qu'ils haïssaient et méprisaient , sans se soucier de savoir qui en était le responsable ou qui la gagnerait . C'est pourquoi , pendant les quelques jours qu'il passa avec ses compatriotes en première ligne , il resta seul , taciturne , sans parler à personne et sans se lier . Il reprochait à ses compatriotes leur ignorance , leurs plaisanteries et leur indifférence pour ce qui se passait sous leurs yeux . Ils ne supportaient pas ses observations et surtout ne lui pardonnaient pas de se trouver , la plupart du temps , au bureau de l'Etat Major , dans un petit village à l'arrière .

Quand notre groupe de volontaires fut incorporé dans le détachement dont Laurence faisait partie , celui-ci ne se trouvait pas au front . Ses camarades d'escouade nous racontèrent qu'il était professeur , qu'il savait plusieurs langues , dont l'allemand et qu'il ne figurait que nominalelement à l'escouade , car il passait le plus clair de son temps à l'Etat Major ou dans le bureau du colonel ; il ne montait en première ligne que pour les inspections d'un général de corps d'armée , quand tous les embusqués devaient se montrer personnellement en première ligne , afin de ne pas être suspectés de se cacher devant le danger .

Nous le connûmes dans des circonstances particulières :

Un jour , notre régiment se trouvait au repos dans un village , après un mois passé ~~en première ligne~~ aux premières lignes . Nous autres , quelques volontaires privilégiés qui étions incorporés dans le régiment régulier , jouions aux dames avec des pions que nous avions fabriqués nous-mêmes avec de la mie de pain durcie , sur un échiquier de papier . Nous étions ainsi paisiblement étendus par terre , soutenant notre tête de notre main , absorbés par le jeu . Autour de nous , se tenait un groupe de camarades français qui observaient le jeu , pour voir qui gagnerait la partie . Pris par notre jeu , nous ne vîmes pas les personnes qui regardaient par dessus nos têtes et continuâmes à jouer avec ardeur , au milieu de toutes sortes d'exclamations : " Tu triches , c'est aux noirs!" " je reprends mon coup " , " tu t'es fait prendre un pion , mais tu m'en as pris trois , à la première occasion je vais en faire autant ! " . ~~Скоро~~ Cependant , un inconnu au visage d'un intellectuel , en lorgnon , s'approcha et regarda notre jeu . Soudain , il interpella un des nôtres :

- Vous êtes Russes , n'est-ce pas ?
- Oui ! lui répondit-on .
- Pourquoi donc employez-vous des mots allemands en parlant ?
- Nous ne parlons pas l'allemand , mais le yiddisch !
- Le yiddisch ? Qu'est-ce que c'est que cette langue ?
- Une sorte de patois allemand

Une autre fois , il s'approcha de nous et demanda si tous les Russes écrivaient et lisaient de droite à gauche ?

- Non ! Les Juifs seulement !
- Ah ! C'est cela ! dit-il en rougissant . Et moi qui pensais que vous étiez Russes !
- C'est à dire , nous sommes citoyens russes , mais de race juive .

Il ne s'occupa plus de nous , et de ce jour il commença à nous considérer avec une certaine méfiance .

Un jour , notre escouade fut désignée pour aller couper du bois dans la forêt voisine à flanc de montagne , au milieu de la nuit , et le transporter aux tranchées . Pour notre malheur , ce fut une nuit exécrable , pluvieuse et froide . Le vent nous lançait des trombes d'eau à la figure et nous empêchait d'avancer , si bien que nous arrivâmes au bois bien après minuit . Mouillés et transis de froid , nous nous attelâmes à notre tâche , sans grand courage , cela va de soi ; par surcroît de malheur , nos outils étaient mouillés et nous glissaient des mains . Les Français commencèrent à se plaindre de leur triste sort et à jurer de toutes leurs forces . Nous autres , les nouveaux venus , qui étions l'élixir de vie et le sérum tonique injecté au corps du régiment , nous ne succombâmes pas si vite en ces pénibles circonstances et nous entonnâmes des chansons ; d'abord une chanson triste , puis une autre , une troisième , enfin ce fut le tour de la Marseillaise . C'en fut trop pour les Français ; ils nous couvrirent d'insultes et nous reprochèrent d'aviver leurs souffrances . " N'est-ce pas assez " , disaient -ils , " de mener une vie aussi pénible dans cet enfer du front , où nous n'allons que contraints et faut-il encore que vous autres , moutards et vauriens que vous êtes , vous , des engagés volontaires , vous veniez nous échauffer les oreilles avec cette maudite Marseillaise ! A quoi sert de nous envoyer , par un temps pareil , exécuter des travaux aussi pénibles ? La mort qui nous guette à chaque pas ne suffit donc plus ? "

Personne ne répondit à ces reproches amers que notre Marseillaise avait provoqués , même pas le caporal Masson , le plus jeune de l'escouade , un garçon plein de vie . Seul , Laurence , ~~qui prit~~ prit notre défense : " Vous devriez avoir honte " , s'écria-t-il , " de vous en prendre à ces hommes , parce qu'ils sont venus volontairement s'engager

dans vos rangs pour combattre pour la justice et pour votre pays envahi par un ennemi impitoyable ! Et vous les injuriez parce qu'ils chantent un hymne guerrier composé par un de vos compatriotes dont non seulement la France , mais le monde entier glorifie la personne et l'oeuvre !..."

" Je sais " , ajouta-t-il sarcastiquement , " que si , au lieu de la Marseillaise , ils avaient chanté la chanson " Je donne Versailles , Paris , etc .." , vous n'auriez rien objecté ! "

C'en fut trop pour les soldats transis de froid , tombant de sommeil et de fatigue , qui réagirent violemment à ce discours en le couvrant d'injures : " Vaurien ! Embusqué ! Tu n'as pas le droit de xxx parler ! Si vraiment tu es un patriote aussi ardent , pourquoi ne restes-tu pas toujours au front , en première ligne ? De quel droit parles-tu , espèce de jusqu'aboutiste ! Si quelqu'un doit se taire , c'est toi !".

Cet incident augmenta l'antagonisme entre Laurence et ses compagnons d'escouade , et , par contre , le rapprochèrent xxx de nous autres , étrangers . Il se lia avec nous et souvent il épanchait devant nous son amertume contre les Français qui ne le comprenaient pas ... Peu à peu , nous devînmes les intermédiaires et les conciliateurs entre lui et les autres soldats de l'escouade . Quand un parti wxégw exagérait , nous nous rangions du côté opposé et grâce à nous , la paix et l'équilibre continuaient à régner dans l'escouade . Laurence se lia tout à fait avec nous et nous raconta l'histoire de sa vie : il descendait d'une noble famille protestante , avait beaucoup étudié dans sa jeunesse , et après s'être marié avec la fille d'un riche Allemand , était entré dans l'affaire de son beau-père et s'était fait commerçant au lieu de professeur . Il aimait beaucoup la Bible , il l'aimait plus que l'Illiade et l'Odyssée qu'il savait presque par coeur , plus que les classiques latins qu'il avait beaucoup étudiés en sa jeunesse et que les classiques français du dix-septième et dix-huitième siècles , qui avaient été sa nourriture spirituelle.

En effet : ses discours étaient émaillés de citations de la Bible . Mais autant il aimait la Bible , autant il détestait le peuple de la Bible ; il suffisait d'être peu de temps avec lui pour que son antisémitisme se manifestât .

Nous étions très curieux de savoir pour quelles raisons un homme aussi intelligent , connaissant si bien la Bible , était antisémite ? Sous quelles influences l'était-il devenu , qu'avait-il à reprocher au peuple juif ? Nous en parlions entre nous et nous nous le demandions , mais en vain . Finalement , nous décidâmes de jouer cartes sur table et d'interroger directement Laurence sur ce qu'il pensait des Juifs . Mis au pied du mur et pressé de dire clairement pourquoi il n'aimait pas les Juifs , il essaya par tous les moyens d'luder une réponse directe et protesta contre notre soi-disant calomnie prétendant ne pas être antisémite ; la meilleure preuve en était ~~qu'expérimentant~~ qu'au moment du procès de Dreyfus , il avait été un dreyfusard ardent et convaincu .

- Que vous ayez été dreyfusard , cela s'explique par vos convictions religieuses , lui répondit un des nôtres . Vous aviez encore dans l'esprit cette affaire Dreyfus du dix-huitième siècle , l'affaire du protestant Calas , n'est-ce pas ?

- Non seulement en tant que protestant , mais encore en tant qu'homme , guidé par mon sentiment de justice , je me suis rangé du côté de la vérité .

- Mais quel est le sentiment qui vous pousse à haïr les Juifs ?
lui demanda un autre soldat .

- Puisque vous insistez tant , je vais vous le dire . L'antipathie que j'ai pour eux me vient de la Bible . De toute éternité , ce fut un peuple obstiné et rebelle , révolté tant contre son Dieu que contre ses chefs . Ils se sont toujours montrés ~~ingratis~~ ingrats pour les bienfaits dont on les comblait et ils sont allés jusqu'à ~~se~~ offenser et battre un prophète qui leur

avait donné les meilleurs conseils ; ils ont été jusqu'à en lapider et mettre à mort un autre , au milieu même de leur sanctuaire ; ils en ont livré un troisième aux Romains pour être mis en croix ...

En ~~xxx~~ prononçant ces derniers mots , il rougit de dépit ; il était manifeste qu'il n'avait lancé cette accusation qu'après un long combat ~~int~~ intérieur .

Tous se turent et se regardèrent pendant ~~un certain nombre~~ quelques instants . A la fin , Bernard , l'éternel silencieux , dit :

- Si on considère vos arguments comme valables , il s'ensuit qu'à cause des péchés commis par les Juifs il y a un peu plus ou un peu moins de deux mille ans , on doit les détester de nos jours encore . Dans ce cas , vous seriez plus ~~intelligent~~ ~~intelligente~~ ~~intelligents~~ ~~intelligentes~~ intransigent que le vieux Dieu des Juifs mêmes , qui , lui , ne garde rancune des péchés commis et ne se souvient des crimes que jusqu'à la troisième , tout au plus , à la quatrième génération . Tandis que vous , vous les évoquez des milliers et des milliers d'années après . C'est bien la logique de l'homme moderne ! ... S'il en est ainsi , on devrait aussi haïr les Grecs d'avoir , par le poison , fait périr Socrate qui a peut-être fait autant pour l'humanité que le prophète de Nazareth ; ces mêmes Grecs , au moment où leur ~~xxx~~ civilisation était la plus brillante ont commis bien d'autres crimes et d'injustices . On devrait ~~à~~ à plus juste titre encore haïr les Romains pour leurs crimes et leur ingratitude envers leurs chefs et leurs bienfaiteurs . Le vainqueur de Marathon , celui de Carthage et Hannibal ne furent pas les seuls à mourir en exil , loin de leur ingrate patrie , mais beaucoup d'autres grands hommes subirent le même sort . Rendez vous responsables tous les catholiques français contemporains de la sanglante Sainte Barthélémy ou de la mort de l'amiral Coligny ou de celle du philosophe Pierre La Ramée , et peut-on reprocher maintenant à qui que ce soit la mort d'une Jeanne d'Arc , d'un Etienne Dellet ou du malheureux chevalier de la Barre ? Se trouvera-t-il encore

quelqu'un pour jeter la pierre au peuple français qui, pendant la Grande Révolution, permit la terreur rouge et la terreur blanche, dont on trouve encore des témoignages de nos jours dans les catacombes de Paris ? ... Qui reprocherait maintenant au peuple français la mort prématurée du poète Chénier, du chimiste Lavoisier, du philosophe Condorcet et autres dont la guillotine a impitoyablement tranché la tête ? ... Et vous, vous reprochez au peuple juif des fautes qui furent commises il y a des milliers d'années ? Admettons que les Juifs aient mal agi à l'égard du prophète Jérémie, le traiteriez-vous mieux maintenant, lui ou tout autre grand homme qui se mêlerait de la politique intérieure et extérieure de votre pays et réclamerait la paix alors que l'ennemi assiège vos villes et vos campagnes ? Si Romain Rolland ou Anatole France avaient lancé des proclamations, en 1914, au moment critique, alors que les armées du Kronprinz manœuvraient sur Paris, invitant le peuple français à rendre les armes et à capituler, qu'auriez-vous fait d'eux ? Ne les auriez-vous pas lapidés ? En outre, pour avoir fait périr en plein sanctuaire, le prophète Zacharie, les Juifs ont déjà assez payé avec le sang de leurs enfants innocents et de leurs vieillards à tête blanche ...

Passons maintenant au Christ qui est le point central de votre accusation. Je vous demanderais seulement d'ouvrir l'ouvrage de Renan : " La Vie de Jésus Christ ", dans lequel le grand et célèbre savant reconnaît que les Juifs étaient parfaitement justifiés d'accuser Jésus de trahison parce qu'il affirmait que d'une seule de ses paroles, si seulement il le voulait, il pourrait détruire, sans en laisser debout une seule pierre, le temple sacré et tout Jérusalem. Qui agirait autrement avec un homme menaçant de détruire le plus sacré de vos temples et la plus chérie de vos villes ? Si pareille chose se passait dans la France civilisée et dans notre siècle, on ne le supporterait pas non plus. - D'autant plus

que les Juifs ne peuvent être tenus responsables pour la mort du Christ ; s'ils avaient eu , à cette époque , un peu de pouvoir ou d'influence sur le gouverneur romain , n'auraient-ils pas obtenu tout d'abord qu'on supprimât sur la croix l'ignominieuse inscription qui était un outrage au peuple juif : " Jésus de Nazareth , roi des Juifs " , et qu'on ne les tournât pas ainsi en dérision , faisant bon marché d'eux dans leur propre capitale !

Pour finir , je vous dirai , mon ami , que votre antipathie pour les Juifs a une tout autre raison , celle que le payson grec a donné à Aristide : " Personnellement , je n'ai rien à lui reprocher , mais je suis fatigué d'entendre toujours parler d'Aristide le Juste."

Aux dernières paroles de Bernard le silencieux , tous tournèrent les yeux sur Laurence , pour voir quelle impression elles avaient fait sur lui .

- Mais je vous ai dit en commençant , répondit-il en se dérobant , que je n'avais rien à reprocher aux Juifs et je l'ai même prouvé du fait que j'ai été dreyfusard . Que voulez-vous de plus ? Les arguments dont je me suis servi ne sont pas de moi , je les ai tirés de la Bible . Ce n'est pas de ma faute , si la Bible raconte de quelle façon les Juifs tuaient leurs propres prophètes . D'ailleurs , personne ne songe à vous condamner pour ces ~~anciens~~ crimes anciens .

- Mais vous les portez tout de même à notre compte , n'est-ce pas ?

- Personnellement , je n'ai pas connu beaucoup de Juifs , mais ceux que j'ai rencontrés portaient été comme hiver de longs manteaux fourrés dont ils relevaient le col , et en quelque endroit qu'ils fussent , ils ne cessaient de cracher et de se moucher à vous en donner la nausée . C'est pourquoi je pense que les Juifs ne sont pas un peuple très propre et ne tiennent pas beaucoup compte des préceptes ~~de~~ d'hygiène !

- Enfin vous parlez clairement ! Mais vous , un homme éclairé , vous n'auriez pas dû condamner si vite tout un peuple en ne vous basant que

sur un petit nombre d'exemples . N'oubliez pas pourtant que vous habitez ce pays ensoleillé et béni de Dieu , la côte d'Azur , où de tous les coins du monde affluent des poitrinaires qui viennent s'y soigner . Les Juifs que vous avez vus dans votre pays étaient probablement des malades qui , sans doute de peur de prendre froid , portaient en toutes saisons des manteaux fourrés au col relevé ; et s'ils crachaient et se mouchaient ce n'était pas par plaisir , mais parce que c'est un besoin chez tous les malades de la poitrine . En déduire que tous les Juifs sont sales est non seulement déraisonnable , mais encore malveillant . Que répondriez-vous à ceux qui diraient que les Français sont malpropres en vous citant Jeannot l' " Agneau" ou leur ferait grief d'être sales en invoquant l'exemple de René et Girard qui chiquent continuellement et crachent à tout propos !

Quelques temps après , nous apprîmes de ses compatriotes qu'il en avait un concurrent juif avec lequel il avait été en procès pour la propriété d'un brevet d'invention du domaine de la chimie . Le Juif avait eu gain de cause et Laurence avait perdu là beaucoup d'argent . Nous comprîmes alors tout à fait clairement l'origine de sa haine pour les Juifs .

Un jour , au cours d'une discussion sur les encyclopédistes et sur la littérature du dix-huitième siècle , Laurence eut ce mot :

- Vous voyez , Voltaire qui était un savant universel , un esprit pénétrant, lui non plus n'aimait pas les Juifs !

- Il aimait encore moins les protestants ! lui retorque l'un des nôtres .

- On s'explique ses sarcasmes à l'égard des ~~ixix~~ Juifs , continua un autre . Voltaire visait à être plus malin qu'un Juif et à se montrer

le plus fin ; mais son royal ami qu'il flattait toujours , le remit à sa place . C'est à la suite de cet incident qu'il déversa sa fureur contre tous les Juifs . Quant à vous , vous avez eu un concurrent Juif qui s'est montré le plus fort et vous aussi , vous cherchez à passer votre rage sur tout le peuple juif ; mais la différence entre vous et Voltaire c'est que Voltaire était homme de génie et antisémite , et vous , vous n'êtes qu'antisémite .

A partir de ce moment , Laurence se garde bien de mentionner les Juifs dans ses conversations et de citer la Bible à tout propos .

Un des instructeurs de la "Légion" éveilla d'emblée ma sympathie par l'expression profondément humaine de ses yeux. Plus tard nous nous liâmes intimément et il me raconta l'histoire de sa vie :

Fils d'une famille noble et riche habitant une petite ville de Belgique , dès sa tendre enfance il s'était montré un rêveur d'une sensibilité délicate , croyant en Dieu et aux hommes . Il était très entreprenant : dès l'âge de quinze ans il voulut faire partie d'une expédition au Pôle Sud . Pendant quelques années , il parcourut le monde . Ses parents , mécontents de voir leur fils gaspiller leur fortune pour des fins inutiles tentèrent de le dissuader de ces entreprises fantastiques . Ils voulaient qu'il se fît une situation et devînt un homme digne du rang qu'ils occupaient . Mais lui se montra absolument incapable de vivre dans le milieu étroit aux intérêts bornés , où il était né . Il quitta sa famille et son pays et partit pour l'Angleterre où , espérait-il , il réaliserait ses rêves . Bientôt il quitta l'Angleterre pour l'Italie , puis de là passa en France . Plus il parcourait de pays et plus il se laissait emporter par son rêve . Lui-même ne savait trop ce qu'il ~~devait~~ cherchait. Il avait le désir ardent de connaître le monde et les êtres qui le peuplent , de jouir , en homme libre , de la nature et de la vie , d'accomplir des oeuvres bonnes et utiles et de devenir un des citoyens les plus aimés du monde . Mais partout il se heurta à des murailles de fer ; à chaque pas , la réalité cruelle et stupide se faisait sentir . Il essaya de lutter : il fut aux prises avec la faim , il erra sans gîte , souffrait le froid et

la fièvre . Pendant un temps , il eut du travail et gagna suffisamment sa vie , mais il ne put s'habituer à une existence sédentaire qui ne pouvait ni satisfaire son ambition , ni réaliser les rêves qui ~~le~~ hantaient ~~jour et nuit~~ ses jours et ses nuits . Il préféra la faim à l'esclavage , la vie errante et les lendemains incertains aux petits devoirs et aux intérêts mesquins qui l'entouraient . Il recommença à courir le monde , à vivre comme l'oiseau sur la branche , jusqu'au jour où il apprit l'existence de la "Légion Etrangère" . La vie dans cette Afrique sauvage et inconnue , où s'étendent d'immenses régions inexplorées avait pour lui un attrait tout particulier . Un de ses amis , qui s'était enrôlé dans la Légion le persuada de l'y rejoindre .

Quand , à son arrivée en Afrique , il fut obligé de signer un engagement de cinq ans , il eut l'impression d'avoir commis une erreur fatale . En effet , bientôt d'épais nuages noirs voilèrent le ciel serein de ses rêves . D'une part , la morale du troupier , le traitement grossier et inhumain dont il est l'objet et la conduite des "gradés" ; d'autre part , la vie étroite et monotone à la Légion ~~x~~ déprimèrent profondément le jeune aristocrate de l'esprit et firent de lui un mauvais soldat , une "forte tête" , comme on dit ~~aux~~ à la Légion .

Il n'avait pas encore accompli un an de service qu'il fut condamné en conseil de guerre à cinq ans de bataillon disciplinaire à Biribi , l'horrible " Sibérie africaine " , rien que pour avoir répondu à une observation offensante et imméritée d'un caporal . Il est facile d'imaginer ce que fut sa vie au bagne de Biribi . Sa peine purgée , il lui restait encore ~~quatre~~

quatre ans à tirer sur les cinq de son engagement . A la fin de la seconde année de son temps , nouveau malheur : son sergent le prit en grippe , et - on trouve toujours le prétexte nécessaire - un autre conseil de guerre le condamna à cinq nouvelles années de bagne . Quand il en revint , il avait encore plus de trois ans à faire . Il décida alors de s'échapper à tout prix ~~du bagnes~~ de ce bagne , mais il ne devait pas réussir .

Un jour , par une chaleur torride , sa section fit une longue marche dans le désert . L'eau qu'ils avaient emportée était depuis longtemps épuisée et ils ne trouvaient pas de puits . Tous les soldats étaient à bout de force ; soudain , il tomba d'épuisement et de soif et ne put se remettre sur pieds . Un adjudant s'approcha de lui et lui intima l'ordre de se relever et de marcher avec les autres . Mais il lui fut littéralement impossible de bouger . Un rapport de l'adjudant lui valut encore trois ans de Biribi . Il passa dans le désert deux années seulement car on lui fit remise d'une année et il regagna son régiment où il n'avait plus que peu de temps à faire . Quelques jours après son retour , il tomba malade et se présenta à visite où le médecin le reconnut souffrant . Comme il en sortait , le caporal voulut le mettre de corvée de pommes de terre . Il refusa - les années de bagne ne lui avaient rien appris et n'avaient pas assoupli son caractère orgueilleux - et ce refus lui attira encore cinq ans de bagne . Il avait bien le droit d'être exempté de corvée , mais quand un caporal commande , il faut obéir ; le caporal rédigea son rapport dans l'esprit qu'il voulut . Il ne fit cette fois que trois ans de sa peine . Remise lui fut faite ~~deux ans de bagnes~~

des deux dernières années , parce qu'il demanda à aller au front (à ce moment la guerre était déjà commencée) et il y fut immédiatement envoyé .

Il était maintenant depuis un an déjà au front . Comme nous autres , il avait vécu dans les tranchées froides et humides où il avait gagné un rhumatisme . Il avait pris part aux deux attaques menées par notre section . Voyant qu'il ne pouvait s'évader de cette horrible vie de légionnaire , il adressa une demande à son capitaine , un homme grossier aux yeux sournois et mauvais. Se prévalant de sa qualité de citoyen belge et de son droit de servir dans l'armée de son pays , il demandait d'y être incorporé. Le capitaine rejeta sa demande alléguant premièrement que le ~~requérant~~ requérant avait fait quinze ans de bataillon disciplinaire et deuxièmement que ~~son engagement~~ ses cinq ans d'engagement n'étaient pas encore entièrement expirés .

Le lendemain , il vint à moi et il me dit : " J'ai commis la plus grande erreur et le plus grand crime contre moi-même en m'engageant à la Légion Etrangère . Il me reste une dernière issue , la seule étincelle qui subsiste de mes rêves et de mes espoirs : c'est d'entrer dans l'armée de ma patrie. Je ne veux pas et je ne dois pas mourir pour la France qui a fait de moi une loque humaine , un être dégénéré et ^{avili} ~~miné~~ . Je veux mourir pour mon pays et non pour mes bourreaux et mes tortionnaires".

Le même jour , il alla voir le capitaine et il lui dit : " Vous avez fait de moi une brute , une loque et un dégénéré . Vous avez profané et foulé aux pieds mon rêve et mon idéal et vous voulez en outre me priver de ma seule joie et de

ma dernière consolation , celle de mourir pour mon pays ! "

Ces paroles furent dites avec une telle douleur et une telle sincérité , que le capitaine lui-même en fut touché ; il promit de transmettre sa demande au ministère de la guerre .

Il attend maintenant de vivre le dernier épisode de sa vie ...

PAR MONTS ET PAR VAUX

"Des sommets le regard descend :
L'homme insecte batit son abri.
Dans la vallée, ~~ils~~ sont des Dieux
Qui détruisent des mondes entiers!".

D'Octobre 1915 à Mars 1916, notre secteur de montagne était encore supportable. On bombardait de temps en temps avec les torpilles, avec l'artillerie de montagne et, à chaque bombardement, les victimes tombaient. On en comptait plus une fois, moins une autre. Et quand les torpilles et les bombes ne suffisaient pas, on minait les montagnes à la dynamite et des tranchées entières, soldats compris, volaient de temps en temps en l'air. Dans la plupart des cas, il s'agissait de soldats endormis, car on explosait dans la nuit. On nettoyait de cette façon, des bataillons entiers de vies humaines.

Et, ma foi, on était assez embêté à être ainsi toujours assis sur un volcan qui vous crachait des flammes. On trouvait bien le moyen de ne pas trop se déranger pour les torpilles, les bombes, les shrapnels et les grenades : on creusait de profonds abris blindés dans les tranchées - sortes de ratières et l'on s'y ensevelissait.

Mais, allez donc vous cacher d'une mine! Tout d'un coup, comme ça, sans vous prévenir, en pleine nuit, un coup de tonnerre et on est enterré vivant dans les ratières,

71270

avant qu'on ait même le temps d'exhaler la moindre plainte. On vivait toujours dans une terreur mortelle.

Quelquefois, les terrassiers de la montagne se rencontraient, à une profondeur de 40 à 50 mètres, avec leurs ennemis, les Allemands. On faisait alors, dans ces profondeurs, la paix des fossoyeurs. Mais si on n'avait pas eu le temps de s'expliquer, celui des ennemis qui était le plus prompt, se sauvait à grandes enjambées, et avait juste le temps d'apercevoir la lumière éclatante qui faisait sauter les autres à la dynamite.

Exception faite de cette terreur mortelle d'être dépecé par une mine ou découpé par une torpille, notre secteur présentait toutes les garanties de sécurité. Les attaques ouvertes avaient eu lieu moins souvent qu'aux autres secteurs, et le service lui-même n'était pas au-dessus de nos forces... rien à comparer avec les secteurs où les soldats n'avaient jamais une seule minute de repos durant toute la période de leur vie de tranchées.

On avait conclu, en douce, un armistice paisible avec les allemands...

Aussitôt que la gelée avait commencé à fondre et que la neige, que nous avions eue avec nous pendant de longs mois, avait commencé à disparaître, on se mit à préparer de nouvelles attaques avec leur suite inévitable de dizaines de milliers de victimes...

Paper & Co Strong Cornette Pap

On avait fait venir des bombes d'un nouveau système, fraîchement sorties du four. Nous devions en être les commis-voyageurs : il fallait faire écouler la marchandise.

A mi-chemin, entre le pied et le sommet des montagnes, le ciel avait commencé à s'éclaircir. De longues trainées de petits nuages rouges, jaunes clair et bleu foncé couvraient l'horizon lointain et annonçaient l'aube d'une nouvelle journée. A droite de notre chemin, serpentait un étroit sentier qui se ramifiait dans toutes sortes de directions.

Deux enfants d'ouvriers marchaient lentement. Maigris, desséchés, épuisés, aux petits visages préoccupés comme s'ils étaient devenus prématurément vieux. Une vingtaine de pas derrière eux, se traînait un vieillard tout courbé, presque aveugle. Il marchait d'un pas mal assuré, s'appuyant sur un bâton et cherchant son chemin, à tâtons. De temps en temps, les enfants s'arrêtaient, regardaient en arrière et attendaient avec impatience l'arrivée du vieillard. Le grand-père et ses petits fils s'en allaient ainsi ensemble travailler dans les mines. Chacun d'eux portait son panier avec la nourriture pour toute la journée : il consistait en une bouteille de bière ou de lait, de la soupe froide et un légume. Ce même chemin, ils le traversent ainsi tous les jours, dès le plus bas âge et jusqu'au tombeau. Mêmes traditions, mêmes habitudes dans toutes les familles de mineurs. Ils travaillent comme des taupes, sous la terre et vivent enchaînés à leurs lieux de

naissance. Souvent, les trous souterrains où ils travaillent deviennent leurs tombeaux.

Quand je les ai perdus des yeux et que je suis tourné vers le soleil splendide qui venait de se lever, je ne pouvais comprendre comment, sous un ciel aussi limpide, un paysage aussi enchanté et un climat aussi frais et sain, il pouvait exister des êtres aussi misérables et aussi malheureux. Pourquoi vivent-ils une vie aussi pauvre et dans une misère aussi crasse, là où les mois et les champs et les bois sont si fertiles? Où s'en va donc toute cette richesse?

Nous avons atteint le sommet de la montagne. L'oeil ne pouvait se rassasier de l'admirable panorama qui s'était dévoilé à nous tous. Les contes et légendes fantastiques de notre enfance de châteaux enchantés et de palais suspendus dans les airs sont revenus à la mémoire et sont devenus vivants. Je me perds dans un jardin admirable planté de toutes sortes d'arbres fruitiers et de fleurs aromatiques que nul oeil humain n'a jamais vu. Je m'approche d'une rivière cristalline. Sur l'autre rive, se dresse un château. Je m'approche : le portail s'ouvre de lui-même et de petits séraphins blancs me prennent sur leurs ailes et m'amènent au château. Ils m'introduisent dans un salon couvert de pierres précieuses et me conduisent auprès d'une princesse qui se reposait sur un lit d'or. "Elle est ta fiancée" me murmurent-ils à l'oreille. Mais ils ne me laissent

une merveilleuse répétition d'un

pas m'approcher de la fiancée et m'amènent dans une autre pièce embaumée, entièrement étendue de beaux tapis, sur lesquels de petits anges jouent entre eux. "Ce sont tes enfants" me chuchotent mes guides, en m'amenant sur une terrasse. Je regarde autour de moi : je suis au sommet d'une montagne géante. Autour d'elle, des monts moins élevés forment une chaîne aux sommets surmontés de rochers. Dans les vallées, des villages et des hameaux éparpillés qui, vus d'en haut ressemblent à des jeux d'enfants. Les hommes ont l'air de fourmis qui rampent sur la terre. Je les regarde, de ma hauteur, je vois leurs gestes et leurs mouvements, leurs toutes petites joies et leurs minuscules souffrances, et je me sens être un Dieu, un Dieu puissant et libre et je suis heureux d'être aussi haut, aussi loin des petits homuncules de la vallée et du précipice. Je me suis rappelé tout à coup comment, tout jeune encore, un jour d'été, j'avais trouvé dans les champs une fourmillière et comment j'avais détruit, avec un bout de bois, leurs forteresses et leurs habitations. De frayeur, les fourmis s'étaient enfuies et je m'amusais de leur frayeur et de leur faiblesse. J'avais maintenant un désir maladif et puissant de faire de même : prendre un grand bâton, remuer les vallées et les fossés et faire un tas de tout : des hommes - fourmis, - de leurs habitations, de leurs murs, et de savourer et de jouir de leur panique et de leur impotence.

Mon compagnon, qui paraissait bien connaître les alentours, me dit en m'indiquant une montagne, qui dépassait la nôtre :

- On l'appelle "La Belle Fille". Voici la légende qui s'est tressée autour d'elle : Jadis vécut sur cette montagne un couple sans enfants - solitaires et séparés du monde entier. Ce furent de braves et honnêtes gens. L'homme peinait à la sueur de son front dans les champs; la femme faisait paître le bétail. Quand l'homme revenait avec la nuit, il trouvait toujours sa femme en pleurs, souffrant de ce qu'ils n'avaient pas d'enfants et que, sur cette haute montagne,

loin de tout et de tous, il n'y avait personne avec qui échanger deux mots. L'homme la consolait de son mieux, mais ses paroles ne portaient pas. Des années passèrent ainsi quand un jour, elle sentit qu'elle allait être mère. Mais, hélas, elle exhala son dernier soupir quand l'enfant vint au monde...

L'enfant, une fillette, grandit sans mère. Elle vivait avec son père dans la seule petite pièce de la cabane, labourait avec lui la terre, ensemençait les champs, faisait la récolte, faisait paître les vaches, préparait la cuisine pour elle et son père. Elle n'allait jamais au village ni à l'Eglise. Elle avait peur des hommes. A ses moments libres, elle grimpait sur l'arbre qui étendait ses branches sur un rocher du bois; là, elle se reposait, se balançant sur les branches, qui ressemblaient à des bras humains. Elle chantait alors de sa voix claire et limpide. Les chèvres sauvages et

autres bêtes de la forêt s'approchaient, l'entouraient, dressaient leurs oreilles et écoutaient la petite fée. Elle jouait avec les animaux, s'amusait avec eux, riait et dansait. Et quand elle chantait et riait, sa voix se portait aux autres montagnes et dans la vallée aussi on savait que c'était la petite fille qui riait et chantait.

Les montagnards qui vivaient dans les environs se montraient rarement mais ils savaient qu'elle était d'une beauté extraordinaire, aux yeux étincelants et inquiets et aux longues tresses de cheveux noirs comme ~~le~~^{du} jais.

Elle vécut ainsi, sur la montagne. Et, quand son père mourut, elle ne se montrait plus aussi souvent sur la roche. De temps en temps, rarement, elle grimpait de nouveau sur son arbre, se balançait dans ses bras. Mais elle ne riait plus ni ne chantait comme par le passé.

Un jour, un chasseur de la plaine fut mordu du désir brûlant de la voir de près. Il escalada la montagne et quand il fut près de l'arbre qui était couvert de fleurs sauvages, il entendit un son de flûte, suivi bientôt par un cri sauvage. Il vit une jeune fille, pieds nus, les cheveux en désordre, s'enfuir dans la direction de l'"Oie Blanche", une montagne au sud de la "Belle Fille" et y disparaître. Depuis elle ne parut jamais sur son rocher et personne ne la vit plus.

L'"Oie Blanche" est dénommée ainsi parce que la montagne qui porte ce nom est toujours couverte de neige, à l'exclusion d'un rocher et quand on regarde ce rocher, de la "Belle fille", il a l'air d'une oie blanche, à la nage, dont le

bec seulement est noir. Les vieux habitants racontent que depuis que le chasseur avait mis en fuite la jeune fille de son arbre solitaire, elle s'était réfugiée sur l'"Oie Blanche" et qu'elle avait établi sa demeure dans le creux du rocher qui ressemble au bec d'un oiseau. Les animaux des montagnes et des forêts des alentours se réunissaient chez elle pour l'écouter jouer et chanter. Et les animaux faisaient un tel chahut que les habitants en étaient terrorisés. Même les chasseurs préféraient ne pas s'y aventurer.

Des petits nuages tout blancs se mouvaient au-dessus de ma tête dans le ciel bleu pâle et rêveur, et des pensées transparentes, légères et limpides entouraient mon cerveau.

- Regarde sur l'Est, continuait mon compagnon. Un géant puissant allonge sa tête altière et svelte et jette son regard sur ses montagnes soeurs qui l'entourent. On l'appelle "La Mère Henri". Toutes sortes de légendes ont été racontées sur "la mère Henri" dont la plus populaire pourtant est celle-ci :

Un prince avait régné dans ces parages au moyen-âge. Il revenait vainqueur de toutes les batailles et avait conquis beaucoup de pays et de châteaux. Il était le héros de la région. Mais autant était-il héros qu'il était cruel et tyrannique. Il opprimait, non seulement les peuples étrangers, mais il était tout aussi barbare et cruel envers ses propres sujets;

Il imposait à ceux-ci de lourds impôts et les faisait fouetter pour la moindre faute.

Ce prince possédait une fille unique. Lui-même était veuf. Un fils qu'il avait eu s'était perdu avec sa nourrice et toutes ses recherches pour le retrouver avaient été vaines. La fille formait un contraste frappant avec son père. Tout ce que celui-ci prenait au peuple, elle le distribuait aux habitants miséreux des montagnes avoisinantes. Elle était très belle, intelligente, bonne et dévouée à tous et à chacun. Elle aimait son peuple, vivait avec lui, se réjouissait de ses joies et souffrait de ses douleurs.

A la veille de chaque fête, elle allait distribuer parmi les habitants rassemblés, de la farine, du vin et autres victuailles, de façon que son peuple puisse ne manquer de rien pour le jour de la fête. Elle se liait d'amitié avec les filles du peuple, travaillait avec elles dans les champs et leur aidait à faire paître les vaches.

Quand on moissonnait dans les champs et que l'on rentrait la récolte, elle se réjouissait avec tout le monde et passait le temps gaîment avec les autres.

A peu de distance de la montagne, là où la princesse et ses amies avaient l'habitude de faire paître les vaches, vivait, dans le creux d'un rocher qui dépassait tous les autres du voisinage, un jeune berger avec sa vieille maman. Il trouvait moyen de se nourrir et de nourrir sa mère de la maigre pitance qu'il recevait du riche fermier dont il faisait paître le bétail. Une seule fois par an, il allait au

village qui est en bas dans les vallées; c'était quand il devait ramener, au début de l'automne, les moutons et les autres bêtes à cornes qu'il avait gardées durant tout l'été. Les habitants de la vallée pouvaient alors admirer sa beauté aussi bien que son courage. On racontait qu'il avait une fois déchiré un loup de ses propres mains, qu'une autre fois, il avait attrapé un sanglier par une patte, l'avait soulevé en l'air pour le rejeter lourdement sur le sol. Outre ces prouesses, il avait une belle voix et jouait sur une flûte, qu'il s'était faite lui-même, des chants mélodieux, quand il était là-haut, tout seul dans les montagnes.

Un jour que la belle princesse jouait avec ses amies, elle s'était égarée dans l'épaisse forêt qui recouvrait les montagnes. Elle avait vainement couru de tous côtés sans trouver une issue. Elle s'était alors couchée, une oreille sur le sol, dans l'espoir qu'elle entendrait un bruit quelconque ou la voix d'un homme. Tout à coup, elle entendit l'écho d'une chanson bergère, venant de très loin. Elle se mit aussitôt à courir dans la direction de la voix. La route était longue, très longue, avant qu'elle ait atteint le lieu où le berger était assis et jouait sur sa flûte ses chants de la montagne.

Quand le berger vit la princesse, il baissa les yeux, devint muet et s'arrêta de jouer. La princesse s'approcha de lui et le pria de continuer à jouer et à chanter car ses chansons lui donnaient une grande joie et c'est grâce à elles qu'elle avait pu sortir de la forêt et se sauver des

bêtes sauvages qui l'auraient certainement tuée. Elle le pria tant et tant qu'il ne put lui refuser et se prit de nouveau à chanter. Il chantait avec tant de coeur et de feu, que les larmes vinrent aux yeux de la princesse.

Ils chantèrent ainsi à l'unisson de leurs voix, jusque tard dans la nuit. Le lendemain, avec l'aube, on vit le berger, enlaçant la princesse, ramener les brebis et les autres bêtes au riche fermier qui vivait tout près du château princier.

Quand le prince apprit tout ce qui s'était passé, il ordonna à sa fille de cesser toute camaraderie avec les bergers et de ne plus se mêler au peuple, car il ne convenait pas à une fille de prince de se tenir au niveau des filles du peuple. Mais sa fille ne cessa d'aller à la montagne voir son berger et passer le temps avec lui. Elle chantait tandis que ~~lui~~^{qu'il} l'accompagnait de sa flûte. Ainsi tissaient-ils tous deux leurs chimères d'amour et de vie célestes.

Quand le prince, apprit, pour la deuxième fois, que sa fille aimait le berger, il ordonna qu'on ne la laissât pas sortir du château et des soldats furent préposés à sa garde. Le berger, ne voyant pas venir son adorée, descendit de la montagne dans la vallée pour la chercher. Il s'approcha du palais princier mais les serviteurs du prince le virent, s'en emparèrent et le jetèrent dans un cachot souterrain.

Un jour que la princesse se promenait non loin du lieu où le berger était enfermé, elle entendit soudainement sa

voix. Il chantait : dans ces chants, il l'appelait. Elle suivit la direction de sa voix et arriva ainsi au cachot où le berger était enfermé. Elle défit les verrous et le libéra. Ils s'échappèrent au plus vite du château, coururent vers la montagne et s'installèrent dans le creux du rocher où le berger avait déjà habité auparavant avec sa mère. Ils vécurent là, s'aimèrent sur ce rocher élevé et y tressèrent leurs plus beaux rêves.

Quand le prince apprit la disparition simultanée de sa fille et de son prisonnier, il fit égorger toute la garde. Il appela ensuite ses guerriers et leur ordonna de se disperser sur toutes les routes, pour trouver sa fille et le berger. Lui-même, suivi de ses serviteurs les plus dévoués, partit dans les montagnes pour les chercher. Quand il fut près du haut rocher et qu'il vit dans le gîte qui les abritait sa fille dans les bras du berger, une colère furieuse l'embrasa, il tira son épée et transperça sa fille et le berger. La vieille mère, qui vit le meurtre, s'agrippa au bras du prince et lui cria : "Infanticide! Tu as tué ton propre enfant."

C'était le prince Henri!

;;;.....

Ce fier géant, cette belle montagne légendaire est aujourd'hui minée, saccagée, abîmée. Ses épaules puissantes, sur lesquelles des forêts énormes avaient prospéré et dont les sveltes sapins semblaient vouloir se dépasser les uns les

W. L. Paper & Co. Strong Corsette

autres, sont maintenant découpés de tranchées en zig zag et de fossés. Son chef gigantesque et orgueilleux, le beau rocher est broyé en petits monticules de sable par les canons sauvages et les détonateurs de mines. On dirait que la montagne a été mutilée par un terrible cataclysme volcanique. Rien que des ruines, des fragments noirs de balles, des pierres broyées et des arbres déchaquetés - voilà tout ce qui est resté comme souvenir de la vie tumultueuse d'antan.

Les arbres centenaires, patriarches séculaires, ont été arrachés avec leurs racines et sont couchés sur le sol dans toute leur longueur. Partout, à chaque pas, on rencontre des rocs broyés, des squelettes d'arbres, des cadavres de chevaux ou d'être humains. Tout cela - l'oeuvre des fourmis; comme si cela n'avait jamais été un rocher, un arbre en fleurs ou un être vivant.

Le bois, avec ses arbres squelettes, ressemble à un grand cimetière d'arbres, dont la croissance s'est arrêtée. Là où était le creux légendaire sous le rocher gigantesque, se trouve maintenant un cimetière, une autre forêt de croix de bois, sous lesquels reposent de jeunes vies coupées court. Les ennemis les plus acharnés sont enterrés là ensemble, par vingtaine, par cinquantaine et par centaines en un seul cercueil ayant conclu entre eux une paix durable et éternelle que personne ne pourra jamais troubler...

Un jeune sculpteur, plein de talent, a découpé dans un rox qui s'est détaché du grand rocher, une vierge aux cheveux défaits, une aurore qui s'éveille d'une longue léthargie, avec le soleil matinal et lave sa chevelure dans la rosée de l'aube fraîche. Il avait donné à sa statue le nom de la "fille de la Mère Henri".

Un peu plus haut, à l'ouverture du creux d'antan, au milieu du cimetière d'aujourd'hui, un morceau du rocher, détaché du géant, s'est trouvé là, seul et orphelin.

Le schulpteur découpa en lui un deuxième monument : montant quelques marches, la patrie était agenouillée - une femme plaçant une couronne de fleurs sur les tombes des soldats ^{fonbés.} ~~qui ont péri.~~ De ses yeux coulaient des larmes et son visage de Niobé exprimait une douleur aiguë et profonde.

L'artiste ^{avait} & immortalisé, par ses deux statues, la montagne aux nouvelles légendes...

Je suis descendu lentement de la montagne. Le soleil était déjà descendu de l'horizon et de sombres nuages remplissaient le ciel. Une lourde pierre étouffait mon coeur et je me sentais petit et impuissant comme une fourmi, à l'égal de tous les hommes-fourmis della vallée et du précipice où règnent la terreur et la mort, la misère et la destituti-on. Un esclave comme tous les autres. J'avais peur de jeter un regard dans ces ténèbres...

Il faisait déjà nuit quand je descendis enfin de la montagne.

Chapitres supplémentaires
(après la page 205)

71283

MENDEL STARKMAN

Mendel Starkman a beaucoup changé en ces derniers jours. Son enthousiasme pour la guerre mondiale ou, comme il l'appelait "Guerre de Liberté" a complètement disparu. Son visage n'exprimait plus la vivacité d'avant qu'on remarquait chez lui, après chaque manoeuvre ou exercice, ^{et l'après} pendant notre campement à Lyon. Il ne se servait plus, pour combattre ses adversaires, des formules sophistiquées, des philosophes antiques de Grèce. Les aphorismes des philosophes modernes et même les paradoxes de son favori, le poète philosophe Nietzsche, le laissait indifférent. Mélancolique et triste, il allait ça et là, parmi ses camarades, sans parler avec personne, ne s'intéressant à rien.

Le changement subit de notre grand optimiste nous étonna fort; car nous étions, à cette époque, de bonne humeur et très enthousiasmés.

Au début du printemps, nous avons quitté les tranchées et nous sommes mis en marche.

La distance entre Champagne et Nord, nous l'avons couverte presque à pied.

C'est pendant cette marche que nous aperçûmes, pour la première fois, après le long et dur hiver, un horizon large et vert. Le corps redressé, la tête haute et droite, nous marchions librement, des pas fermes, contents de ne plus être forcés à se frayer, en tâtonnant, un chemin, comme nous le faisons dans les étroits fossés des tranchées.

Notre joie augmentait surtout au moment où nous dressâmes des tentes sur les champs libres, et étendus sur terre, nous y respirions l'air frais du printemps.

Le meilleur temps de la guerre était la période de campement sous l'air libre, lorsque tout le monde était exempt d'exercices, sans être obligé de se coucher immédiatement après "l'appel" ou de se ~~lever~~ lever au cri du clairon. D'autre part, on n'était plus forcé de courir trois, quatre kilomètres pour avoir à manger. La cuisine nous suivait partout et nous pourvoyait quotidiennement de soupes fraîches et chaudes.

D'ailleurs chaque escouade disposait d'une petite cuisine. Deux trois pierres amassées

au milieu d'un champ servaient de poêle, et quelques branches sèches de combustible. Une telle cuisine avait à sa disposition deux marmites, une pour le café, suffisant pour quinze personnes, l'autre pour une soupe à légumes dans le cas où la cuisine de régiment fut détruite par un "305" ou un autre hôte intrus, attirés par la fumée montante.

La vraie vie libre commença pour nous lorsque nous déménageâmes dans les bois. Divisés en petits groupes, nous y avons dressé des tentes communes, larges et rondes, semblables à celles d'anciens guerriers. A l'intérieur, nous étendions nos couvertures sur lesquelles nous nous allongions, la tête appuyée sur les sacs. Les fusils nous les placions en lignes au chevet, ou bien à l'entrée de la tente, en forme de pyramide. Eten- dus, nous nous mettions à raconter des his- toires.

Les nuits sombres, lorsque le ciel était couvert de nuages gris, nous allumions une bougie que nous avions accrochée au milieu de la tente sur un fil de fer. Quand les his- toires étaient déjà épuisées, quelques uns

se mettaient à lire, tandis que d'autres sommeillaient. Au clair de la lune, tout le monde était joyeux et bien disposé. On ce temps là il nous était même facile à monter la garde. La discipline et la sévérité n'existaient pas et chacun montait la garde près des tentes.

Les longues heures de l'après-midi des journées ensoleillées, nous les passions en petits groupes.

Une étrange nostalgie nous dominait tous. Chacun éprouvait le besoin d'ouvrir son coeur affligé à un ami intime. Mais il fallait bien faire attention que le caporal ou le sergent ne nous aperçoivent pas. Car une fois observés ils nous infligeraient la peine de nettoyer les armes, raccommoder nos habits ou bien de reprendre le métier de creuser des tranchées, afin de ne pas rester inoccupés et devenir paresseux.

Mendel Starkman était l'inspirateur et l'initiateur de ces réunions intimes. Mais dernièrement, il n'y assistait que très rarement. A la fin, il cessa complètement d'y aller, et alla même jusqu'à fuir ses amis intimes.

- Il me semble dit quelqu'un, que l'homme éloquent, à coeur ouvert, est devenu un renfermé, un silencieux.

- Qui sait, réplique un autre. Peut-être a-t-il le pressentiment que sa fin approche, et qu'il est temps de faire l'examen de conscience.

- Il en est toujours ainsi avec ces grands optimistes en enthousiastes ardents et enflammés. La flamme s'éteint, la foi disparaît, et il ne reste que doute et déception, reprend le premier.

- Non, mes amis! intervient un troisième, un compatriote de Starkman, l'abattement de notre Mendel n'est pas superficiel. C'est la grande déception qui le domine actuellement. D'abord, il a perdu la foi dans la "Guerre de Liberté", ensuite dans ses amis.

- Pourquoi est-il si déçu? A-t-il donc quelque chose contre son escouade et ses amis? interrompit quelqu'un.

On finit par le regarder d'un oeil méfiant, surtout à partir du moment où il se mit à lire sans cesse les oeuvres philosophiques de Kant et de Schopenhauer, et encore en allemand! De temps en temps, ils le taquinaient

et lui jouaient de mauvais tours: éteignaient la lumière lorsqu'il était en train de lire, ou jetaient sur lui, au moment où il était plongé dans un silence méditatif, des morceaux de pain. Les chicanes, à son égard, ne faisaient qu'augmenter: un jour, ils découvrirent chez lui "l'Ethique" de Spinoza, ils saisirent le livre et le livrèrent aux flammes. Une autre fois, ils subtilisèrent la "Critique de la raison pure" de Kant qui le passionnait énormément, et avec les pages arrachées ils s'en servirent pour leur besoin naturel...

- Mais, ce n'est qu'un processus ordinaire, plaisanta quelqu'un. A quoi bon l'Ethique? Et qui en a besoin de la raison pure? Ce qu'ils ont fait est tout naturel. D'ailleurs, c'est en plein accord avec les théories de philosophe de Koenigsberg qui était, à la fin de compte, obligé de subordonner la "Raison pure" à la "Raison pratique".

- Tiens, voilà Mendel lui-même! s'écria son compatriote. Dis donc où est-ce que tu te baladais les derniers jours?

- Mais nulle part, répondit Mendel d'un ton sec.

- Et alors pourquoi ne te voit-on plus ?

- Mais où est-ce donc que vous voulez me voir?

- Ici même, parmi nous, comme autrefois.

- Eh bien, me voilà!

- Mais ce n'est pas le même Mendel; tu es devenu tout autre. Tu t'es séparé de nous et tu ne viens plus dans notre société. Il y a certainement quelque chose qui t'afflige. Est-ce peut être notre faute?

- Je n'ai rien contre vous. Si j'ai à faire des reproches à quelqu'un, c'est tout d'abord à moi-même.

-Tiens, tiens! toujours le même raisonnement philosophique. Mais tout de même, tu ne nous dis pas pourquoi tu évites et fuis notre compagnie.

- Si je voulais même, je ne le pourrais plus. A l'entrée de l'Enfer un écriteau annonce:

"Celui qui passe le seuil de l'Enfer, n'en revient plus". Il en est de même avec ceux qui perdent l'espoir, le courage et l'envie de vivre. On peut fuir tout le monde, excepté soi-même.

Quelques jours avant l'attaque, il cessa d'écrire les longues lettres détaillées à ses amis de Paris avec qui il correspondait régulièrement.

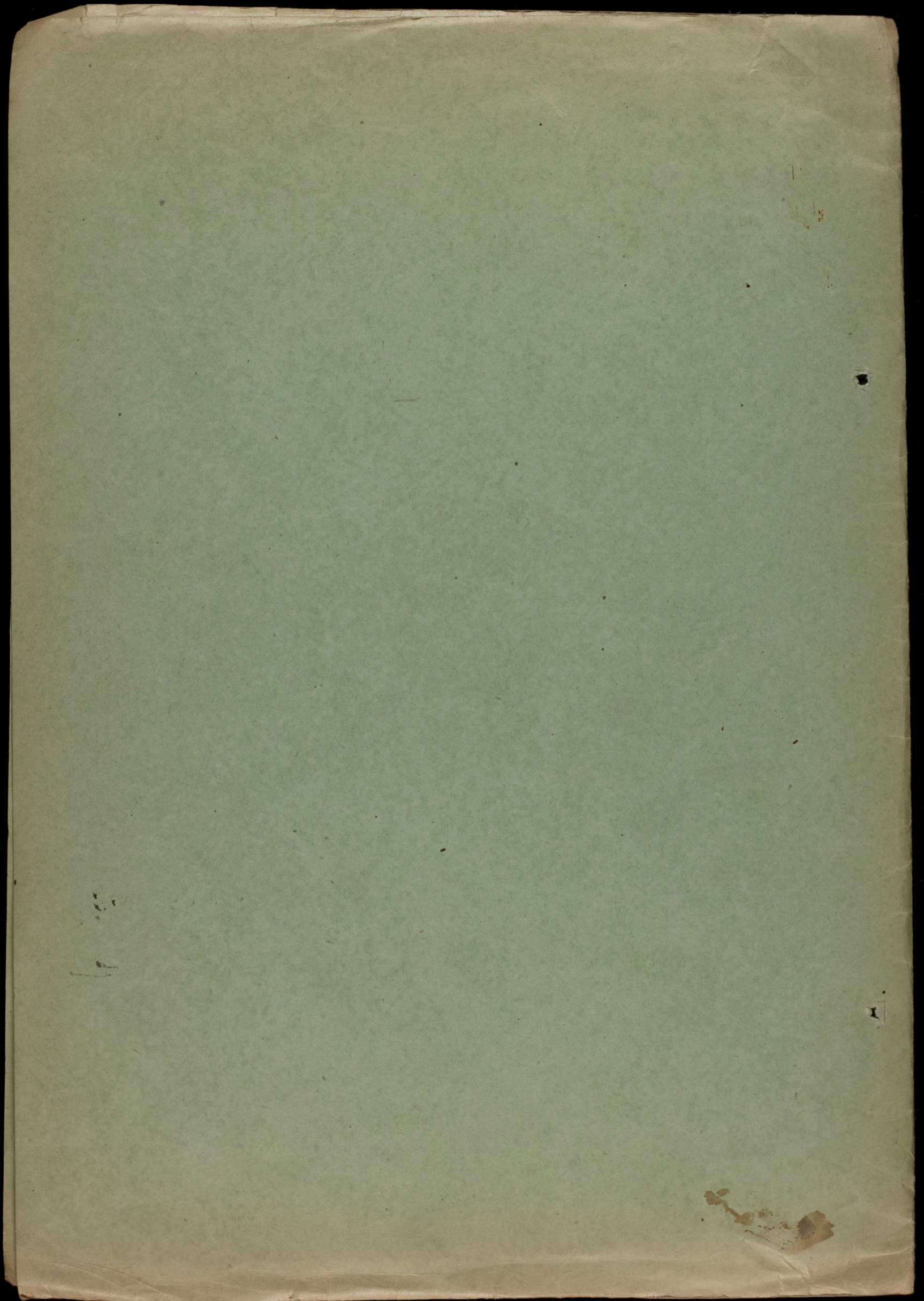
Son ami le plus intime est devenu Schopenhauer. Une de ses oeuvres, en petit format, se trouvait toujours dans la poche intérieure de sa vareuse et l'accompagnait partout.

Deux jours avant l'attaque, il s'engagea le premier comme lanceur de bombes et de grenades dans les tranchées allemandes. Chaque fois, après la leçon qu'il prenait chez le sergent de génie, il revenait gai et presque heureux à l'idée qu'il ne devra plus aller avec son escouade à l'attaque: tellement il avait le désir de se trouver seul, loin de ses compagnons.

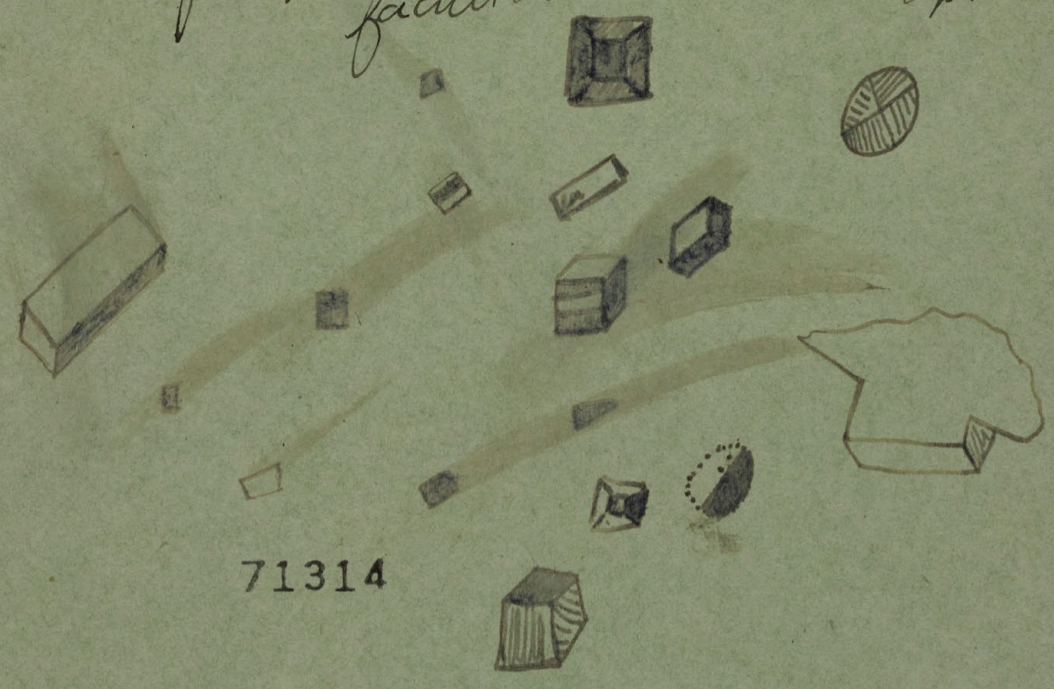
-La mort, se plaignait-il un jour, me fait moins peur que l'idée de mourir parmi des gens que je n'aime point, et qui me haïssent. Je suis sûr de ne pas revenir vivant de l'attaque. J'ai un tel pressentiment, un instinct aveugle que tous mes arguments et déductions philosophiques ne peuvent pas vaincre. Mais

71291

ce qui est le plus significatif, ce que je n'éprouve aucun désir d'un changement quelconque. Je sens que tout est fatal, et que je suis près du bord de l'abîme, des confins du néant, où une obscurité éternelle et infinie m'attend.



2
2 Chapitre; pouvant être
facultativement ajoutés
après la page 200



71314

71293

Marius " le conteur", était originaire d'un petit village situé dans les Alpes italiennes, non loin de la Haute-Savoie. On l'avait amené en France quand il était encore enfant et il fut élevé à Paris. Grâce à sa profession de tailleur pour dames il était devenu polyglotte et physionomiste.

Au début de la guerre, il courut s'engager dans l'armée française, comme l'ont fait beaucoup de ses camarades tailleurs qui travaillaient aux Galeries Lafayette, au Printemps, et dans d'autres grandes maisons de Paris.

Il participa avec nous, dans les rangs de la Légion Etrangère, aux deux attaques du printemps 1915. Il refusa de faire partie des " Garibaldiens" qui venaient de constituer un bataillon composé exclusivement d'italiens. Et quand la Légion étrangère arriva à Planches-les-Mines, dans le Jura, pour se reformer, se reposer et reprendre des forces pour des nouvelles attaques, Marius vint dans notre section et se lia d'amitié avec nous.

Notre principale tâche dans ce pays consistait surtout à escalader sur les montagnes et à faire des manoeuvres et des longues marches. La discipline aussi bien que les exercices étaient en somme fort supportables. Le soir, avant et après l'appel, les

soldats se réunissaient par groupes, fumaient et rêvaient à la vie civile, libre et indépendante. Quand ils étaient fatigués de rêver, ils chantaient toutes sortes de chansons tristes et émouvantes, apportées du pays natal, du foyer. Et quand on avait assez de chansons, on se mettait à raconter des histoires qui faisaient oublier la morne réalité.

Un soir, Marius vint nous raconter une nouvelle sensationnelle.

- Je reçois à l'instant une lettre d'un ami, nous dit-il, qui est parti au front le 2 Août, laissant à la maison une jeune femme qu'il avait épousée peu de temps avant la guerre. Je la connaissais très bien. C'était une épouse aimante, sérieuse et dévouée. Or, mon ami arrivant chez lui en convalescence, la semaine dernière, après un séjour de trois mois dans un hopital avec une jambe traversée par une balle, trouvait sa femme enceinte de sept mois...

- Cela n'a rien d'étonnant, interrompit quelqu'un de notre groupe. La guerre tue des milliers d'hommes chaque jour, il faut donc créer d'autres hommes. Peu importe qui est le père, Pierre ou Paul, l'essentiel, c'est de fabriquer le plus grand nombre possible de nouveaux "poilus".

- Toi, tu ne sais que philosopher, répondit Marius, mais tout le monde n'est pas aussi profond penseur que toi. Mon ami dont je parle est un homme

moyen; il n'est pas méchant de nature, mais devant une pareille trahison, il ne pouvait rester indifférent. Je pense que personne d'entre nous pas même toi, le philosophe, n'aurait agi autrement que mon ami en pareille occurrence.

- Et qu'a-t-il fait, ton ami?

- Il commença par briser le mobilier, et ensuite, il battit sa femme jusqu'à ce qu'elle avortât. Sa femme est maintenant à l'hôpital et lui au dépôt, attendant d'être renvoyé au front avec sa jambe mutilée.

- Le mieux serait certainement d'envoyer tous les soldats du front chaque mois ou tous les deux mois pour quelques jours à la maison, alors les femmes resteraient fidèles à leurs maris et les naissances augmenteraient dans une proportion phénoménale.

- Cela ne servirait pas à grand chose. Rien ne pourrait ramener de sitôt la vie sociale à son état normal d'avant la guerre. La vie de famille surtout est brisée, physiquement et moralement, pour bien longtemps. Je peux vous citer un fait qui m'est arrivé à moi-même, il y a peu de temps, Etant à Monbéliard, je croyais comme tous les autres que nous y resterions au moins un mois. Ma femme me bombardait chaque jour de lettres où elle se plaignait amèrement de notre séparation et m'écrivait que puisque moi je ne pouvais venir en

permissi on pour quelques jours, c'était elle qui viendrait me retrouver. On n'est pas de bois, n'est-ce pas? On est un homme, parbleu! Aussi longtemps que nous étions dans les tranchées, l'absence de femme était supportable. Les bombardements nous rendaient non seulement sourds mais aussi totalement abrutis, et même indifférents à la vie. Or, nous voici subitement transportés dans une ville remplie de femmes. On n'a qu'à sortir du chateau pour voir apparaître une foule de belles et jeunes femmes décolletées, alors on a de la peine à se retenir pour ne pas se jeter dessus. J'eus donc l'idée d'écrire à ma femme qu'elle pouvait venir. Naturellement je savais bien que c'était une chose impossible; primo, elle n'avait pas le droit de venir dans la zone militaire où nous étions, et secundo comme nous n'avions pas le droit d'écrire où nous nous trouvions, pas même le nom de la région, comment ma femme saurait-elle que je suis à Monbéliard? Mais je ne risquais rien en lui disant de venir. Or, quelques jours plus tard, comme nous revenions des manoeuvres fatigués, brisés, suant à grosses gouttes, couverts de poussière et de boue, un camarade de l'escouade me dit, en me montrant la principale entrée du chateau: " Regarde, une femme!" Je tourne les yeux dans la direction indiquée

et je reconnais ma femme! En m'apercevant elle resta pétrifiée. Elle jura que sans ma voix, elle ne m'aurait jamais reconnu et cela non seulement à cause de ma barbe que j'avais laissé pousser dans la tranchée, mais encore à cause de mon aspect général qui me rendait, paraît-il absolument méconnaissable.

Toute secouée de frissons et la voix étouffée par les sanglots, elle murmurait: "C'est vous, c'est toi..."

- Pas de lyrisme! mon vieux, s'écria un loustic. C'est bon pour un roman. Nous, il n'y a que l'essentiel qui nous intéresse.

- Je partis en courant trouver le sergent-major, continua le narrateur sans se laisser arrêter par l'interruption, pour lui demander une permission d'aller voir ma femme. Il me répondit que le capitaine était absent et qu'il lui était impossible de donner une permission non revêtue de la signature du capitaine. J'insistai, refusant de partir bredouille, sachant que ma femme était là, près de la porte à m'attendre. Heureusement pour moi, pendant que j'étais en train de parlementer avec le sergent-major, survint l'adjudant. Mis au courant de ma demande il s'écria :

-Quoi! cette dame qui reste à l'entrée, c'est

ta femme venue de Paris ?

- Oui, mon adjudant.

- Alors tu as raison, mon garçon. C'est une bien belle fille! Donne lui donc une permission de sortir pour une heure, dit-il au sergent-major. La pauvre femme stationne là près de la porte à attendre son mari, depuis ce matin. Une moitié de la garnison est déjà venu lui conter fleurette, mais elle refuse le moindre flirt avec un autre que son époux. Tu as de la chance d'avoir une femme si fidèle.

Je finis donc par obtenir une permission d'aller en ville chercher une chambre pour ma femme. Je reçus l'ordre de ne pas marcher dans les grandes rues car il est sévèrement défendu aux soldats de se montrer en ville le jour et si un officier me rencontrait le sergent-major serait puni. La permission n'était que d'une heure seulement.

- Qu'est-ce qu'il te faut donc? une heure, c'est largement suffisant...s'écrièrent plusieurs auditeurs les yeux brillants de convoitise.

- Mais je n'ai même pas eu le temps de causer avec elle convenablement.

- Tu n'es pas débrouillard.

- Il fallait d'abord chercher un gîte et quand j'eus fini par le trouver, l'heure était écoulée.

- Alors, tu es parti gros Jean comme devant, laissant ta femme toute seule.

- J'y étais bien obligé, et puis j'étais sûr qu'à cinq heures on me donnerait une permission de la nuit. Je n'avais pas besoin de plus. Mais je m'étais trompé. Je n'obtins pas de permission de la nuit, et je fus obligé de rentrer pour l'appel de neuf heures et de coucher à la caserne. On me dit qu'étant dans la zone de guerre on ne pouvait s'absenter du château la nuit. J'avais, il est vrai, toute la soirée, entre cinq et neuf heures, seulement quand les copains eurent appris l'arrivée de ma femme, ils accoururent immédiatement prendre des nouvelles de leurs parents et amis ne me laissant pas une minute seul avec elle.

- De sorte que l'arrivée de ta femme te fait subir le supplice de Tantale, dit un mauvais plaisant.

- Ne t'en fais pas, petit, et écoute jusqu'au bout. Je me suis présenté à l'appel comme tout le monde, mais je n'ai pas passé la nuit à la caserne. Tous les copains de l'escouade, y compris le caporal, compatirent à mon malheur et m'aidèrent à trouver un moyen de m'évader pour aller retrouver ma femme en ville. Je n'ai pas besoin de vous décrire la forteresse de Montbé-

71300

béliard située sur un rocher et qui date du moyen-âge. Quand la lourde porte de fer du chateau est bien verrouillée, vous pouvez toujours être aussi habile que Dédale, si vous essayez de vous échapper, vous êtes sûr d'avoir le même sort qu'Icare. J'eus heureusement la chance de trouver, dans un réduit, une longue corde qui était là probablement depuis des générations. Je l'accrochai à la grille de fer d'une petite fenêtre percée dans un mur lisse du chateau à une hauteur de vingt mètres du sol, et me laissai glisser en bas. M'enfonçant dans les petites rues écartées, je me dirigeai, en tatônant, guidé par l'instinct pour ainsi dire, vers l'hotel où logeait ma femme. A peine eus-je fait une cinquantaine de mètres que j'entendis des pas lourds qui approchaient. Je me collai immédiatement au mur de la maison près de laquelle je me trouvais, et plus mort que vif, retenant ma respiration, je restai là immobile comme une statue. Figurez-vous que c'était une patrouille de nuit qui avançait à ma rencontre. Elle passa heureusement près de moi sans me remarquer. Je finis enfin par trouver l'hotel et le coeur battant comme un tambour, je frappai à la porte de la chambre de ma femme. Pas de ré-

ponse. Je reffrappe sans plus de résultat. Inquiet je frappe de plus en plus fort et finis par entendre ma femme demander d'une voix pleurnicheuse: " Qui est la?"

- C'est moi! ouvre vite.

- Qui moi? c'est toi, mon chéri? toi?..

- Bien sûr que c'est moi, qui veux-tu que cela soit? le concierge!

Après un grand remue ménage, ma femme finit par ouvrir. En entrant je fus stupéfait en voyant le bouleversement qu'il y avait dans la chambre. La table et les chaises étaient poussées près de la porte qu'elles avaient barricadée, et sur la table se trouvait le revolver allemand, -butin de guerre de la première attaque, que je portais toujours sur moi et que j'avais laissé chez ma femme l'après-midi.

Tremblante de peur et les yeux remplis de larmes, ma femme était près de la table, incapable de prononcer un mot, comme si elle avait été subitement frappée de mutisme.

Il se passa pas mal de temps avant que je réussisse à la tranquiliser un peu, alors elle m'expliqua la cause de tout ce désordre.

Une demi heure avant mon arrivée, on frappait

à sa porte. "C'est toi, chéri?" demanda-t-elle. Pas de réponse, mais on continue à frapper et de plus en plus fort.

- Qui est là? cria ma femme, un peu inquiète.

- N'aie pas peur, petite, ouvre donc, répondit enfin une voix d'homme.

Entendant des paroles pareilles de la part d'un homme inconnu, elle se mit à crier, très effrayée:

- "Partez immédiatement, sinon je crie au secours!".

Mais le gaillard qui se trouvait derrière la porte semblait n'avoir pas entendu cette menace et continuait à frapper. Alors ma femme se mit à hurler au secours! de toutes ses forces. Mais personne ne vint à son aide, et le "galant" de plus en plus excité commençait à pousser la porte pour l'ouvrir de force tout en murmurant:

"-Ne fais donc pas l'entêtée, ma poulette! Puisque ton mari ne peut pas venir, je le remplacerai!...

C'est alors que ma femme se barricada en poussant la table et les chaises devant la porte.

- Pourquoi n'as-tu pas employé le revolver? demandai-je.

- J'avais complètement oublié son existence.

- Et qu'est devenu l'homme?

- Il vient seulement de descendre l'escalier en grommelant des injures obscènes, et quand tu as commencé à frapper, je croyais que c'était lui qui revenait.

Inutile de vous dire que cela nous a complètement gâché la nuit...

- Qui est-ce que cela pouvait bien être, attendu qu'il est formellement défendu de sortir après l'appel de neuf heures? se demandait-on.

- C'était probablement un civil, dit quelqu'un

- Non, répliqua un autre, un civil n'aurait pas osé venir chez la femme d'un soldat qui se trouve dans la même ville.

§ Alors, qui était-ce ?

- L'adjudant, répondit le narrateur. Ma femme lui a plu comme vous le savez, et comme il a su que je ne pouvais pas avoir de permission de passer la nuit avec elle, il est venu me remplacer...

- Et si tu l'avais trouvé à la porte, qu'est-ce que tu aurais fait.

- Je l'aurais abattu comme un chien.

- Qu'est-ce que tu aurais pris après! cela l'aurait coûté bien plus que ne vaut une nuit

d'amour.

Un cas semblable, dit Marius, mais un peu moins romanesque, m'est arrivé à moi, après notre départ de Montbéliard. Je n'avais pas l'intention de vous en parler, mais puisqu'on cause de ces choses, je vais vous le raconter.

Cela se passait dans la petite ville de
près de ,immédiatement après la grande manoeuvre que le général Joffre avait honorée de sa présence. Comme vous le savez, pendant toute la marche de vingt-deux kilomètres, nous fûmes copieusement arrosés par la pluie, et je crois que cette journée s'est gravée non seulement dans nos mémoires, mais qu'elle s'est incrustée bien profondément dans nos os...

- Au fait, mon vieux, pas de préface, dit un auditeur impatient.

- Je dois pourtant raconter quand, et dans quelles circonstances l'évènement a eu lieu.

- Raconte! raconte! crièrent les autres.

- Il faut vous dire, reprit Marius, que le camarade qui a fait venir sa femme de Paris n'était pas le seul à commettre cette folie; nous étions plusieurs fous de cette espèce. On peut se considérer heureux d'en avoir été quitte pour

la peur, car les conséquences de ces plaisirs défendus, - avec sa femme légitime, - auraient pu être bien plus graves.

Ma femme arriva à Montbéliard une heure avant notre départ de cette ville, et, à notre première entrevue, j'étais chargé comme une bourrique de tout le fourniement de guerre et n'eus même pas eu le temps de lui causer, car le bataillon était rangé attendant le signal du départ. Je ne savais pas où nous allions, et je crois qu'en dehors du lieutenant colonel, personne ne le savait. J'eus alors l'idée de dire à ma femme de nous suivre, et elle promit de le faire. Mais je ne la vis pas de toute la journée. Je commençais déjà à regretter de lui avoir imposé une telle corvée, nous suivre à pied sous une pluie battante. Et quand, le soir, trempés jusqu'aux os, nous nous fûmes enfin installés pour la nuit, près du moulin à vent du village, je ne pensais même plus voir ma femme. N'était-il pas insensé de supposer qu'une femme qui n'est pas habituée aux longues marches put parcourir une telle distance sous une averse? Pour tranquilliser ma conscience, j'essayai de me persuader qu'elle

était restée, à cause de la pluie, à Montbéliard. Néanmoins, malgré ma grande fatigue, je ne fermai pas l'oeil de la nuit, tellement j'étais énervé. Une entrevue de deux minutes avec ma femme avait suffi pour faire disparaître mon indifférence à tout, acquise dans le vide des tranchées. Sa présence me rappelait tout le bonheur de la vie civile, tranquille, libre et indépendante. Mon coeur se serrait et je versais des larmes abondantes en pensant que je ne reverrais peut être plus jamais mon foyer, ma famille et mes amis.

A l'aube on nous commanda de nous préparer au départ. Il fallait faire le café soi-même, quant au déjeuner, il nous serait servi à midi par la cuisine roulante. Pendant que nous étions en train de nous équiper pour le d"part, une fille du village accourut demandant après quelqu'un. Comme il ne me vint pas à l'esprit que cela pouvait être moi qu'elle cherchait, je ne m'en occupait pas.

- Marius! cria le sergent, on te demande.

- Moi?

- Oui, dépêche-toi!

Intrigué, je m'approche et demande à la jeune fille ce qu'elle me veut. Elle me répond

qu'elle vient de la part de ma femme qui, depuis hier soir se trouve chez ses parents à l'autre bout du village, où elle m'attend.

Vous vous représentez aisément ma situation en apprenant cette nouvelle juste au moment où le régiment allait quitter le village! Mais que faire? Je suppliai la jeune fille de courir dire à ma femme de se dépêcher à nous rejoindre et de nous suivre. Comme la veille, je ne la vis pas un seul instant de toute la journée. Pendant les repos, et surtout quand nous fîmes halte à midi pour déjeuner, je courus d'un bataillon à l'autre, espérant la rencontrer, mais en vain.

Le soir, nous nous arrêta mes dans un petit patelin dont je ne me rappelle pas le nom. J'ôte mon sac et pose mon fusil dans le grenier où on nous a permis de passer la nuit et descend courir à la recherche de ma femme. Je ne tardai pas à la rencontrer accompagnée de la jeune fille qui était venue me chercher le matin. La pauvre femme exténuée de fatigue, pouvant à peine se tenir debout, couverte de boue et de poussière au point d'être méconnaissable, se préparait néanmoins, à faire encore plusieurs kilomètres à pied jusqu'au village voisin, où lui

avait-on dit, se trouvait notre bataillon.

Je finis par trouver chez une paysanne, une chambre avec un bon lit où nous avons passé une excellente nuit et fait, hélas! grasse matinée. Quand je me réveillai bien tard, le régiment avait déjà quitté le village. J'appris par les habitants qu'il était parti à l'aube dans la direction de...

Je courus comme un fou à la maison où se trouvait notre section, je monte au grenier, pas de trace de mon sac ni de mon fusil. Je réussis à dénicher une vieille bicyclette chez un paysan et m'élançai à la poursuite de notre bataillon. Je le rattrapai non loin de pendant la halte de midi.

-Et qu'est-ce que tu as fait de ta femme ?

- Je l'ai abandonnée à la grâce de Dieu, en l'accusant d'être la cause de tous mes malheurs. Car je dois avouer que je craignais le conseil de guerre. Ayant perdu le sac et le fusil, je pouvais passer pour un déserteur. Il ne me manquait plus que ça ! Heureusement, en arrivant à ma section, je retrouvai mes effets que les camarades avaient emporté en partant. Ils m'affirmèrent en outre que personne n'était au courant

de ce qui s'était passé, sauf le caporal qui était un ami.

Une fois tranquilisé, je pensai à ma femme, regrettant amèrement de l'avoir maltraitée si injustement. De quoi était-elle coupable? La pauvre femme n'avait fait que se conformer à mes ordres et souhaits. Le vrai responsable de toutes les souffrances humaines, c'est Dieu et ses saints...

Ma femme était venue à en voiture avec le vieux paysan qui m'avait loué la bicyclette. Il nous procura aussi une chambre chez sa cousine, une vieille femme qui vivait avec sa fille et son petit-fils. Son gendre se trouvait quelque part dans les tranchées. La fille nous céda le seul grand lit qu'il y avait en bas et alla se coucher avec son enfant au grenier où habitait la mère. Je pris la précaution de demander aux copains au cas où le régiment partirait de nouveau à l'aube de venir me réveiller en frappant à la fenêtre de la chambre où se trouvait le lit. De cette façon, je pouvais dormir tranquillement sans craindre la répétition des événements de la veille. En nous couchant, je demandai pardon à ma femme, elle me l'accorda immédiatement. Ensuite..vous pouvez me croire, on ne s'embêta pas.

71311

Au milieu de la nuit, étant profondément endormi, je fus réveillé par des coups frappés à la fenêtre. Je saute tout nu à bas du lit, court à la fenêtre et demande :

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Ouvre! me répond une grosse voix d'homme ivre.

- Qui est là? demandai-je de nouveau, appuyant la tête à la vitre pour voir la personne qui se trouvait de l'autre côté.

Pour toute réponse, la personne en question écarquille les yeux et se met à hurler :

- "Salaud! tu couches avec ma femme!

Puis abandonnant la fenêtre, il court à la porte et commence à la marteler des pieds et des mains, comme s'il voulait la briser, tout en continuant à me crier une bordée d'injures.

Ne comprenant pas la cause de ce vacarme fait par un inconnu, je décide d'aller ouvrir la porte pour voir cet homme qui s'est permis de venir me réveiller en pleine nuit. Pendant que j'étais en train d'allumer la lampe, ma femme réveillée par ce tapage infernal, se met elle aussi à pousser des hurlements, saute du lit, court à l'escalier et crie à la patronne de descendre. Ne soupçonnant toujours pas de quoi il s'agissait je tire le verrou et ouvre la porte. Aussitôt,

je vois s'élancer sur moi un soldat ivre, pointant la baïonnette vers ma poitrine. Les yeux hagards et la bouche tordue, écumante de rage, il se mit à hurler:

- Bandit! canaille! tu couches avec ma femme! tu vas voir, fumier! ce que cela te coûteras!

Sentant la pointe de la baïonnette chatouiller ma peau de ma poitrine, je me rejetai instinctivement en arrière. Au même instant survint ma femme hurlant: " Ne le tuez pas! Votre femme arrive!

Je vis alors la jeune paysanne sautant au bas de l'escalier en criant:

-François! qu'est-ce que tu fais? François!

Le mari voyant devant lui une femme inconnue, à moitié nue et à côté d'elle sa propre femme en chemise et les cheveux dénoués, laissa tomber son fusil, se jeta au cou de sa femme et se mit à pleurer comme un enfant, en murmurant:

-Marie! ma chère Marie!..où est notre enfant? où est la mère? Marie, mon trésor!

Marius fit une pause, pour jouir de l'effet produit sur nous par son histoire.

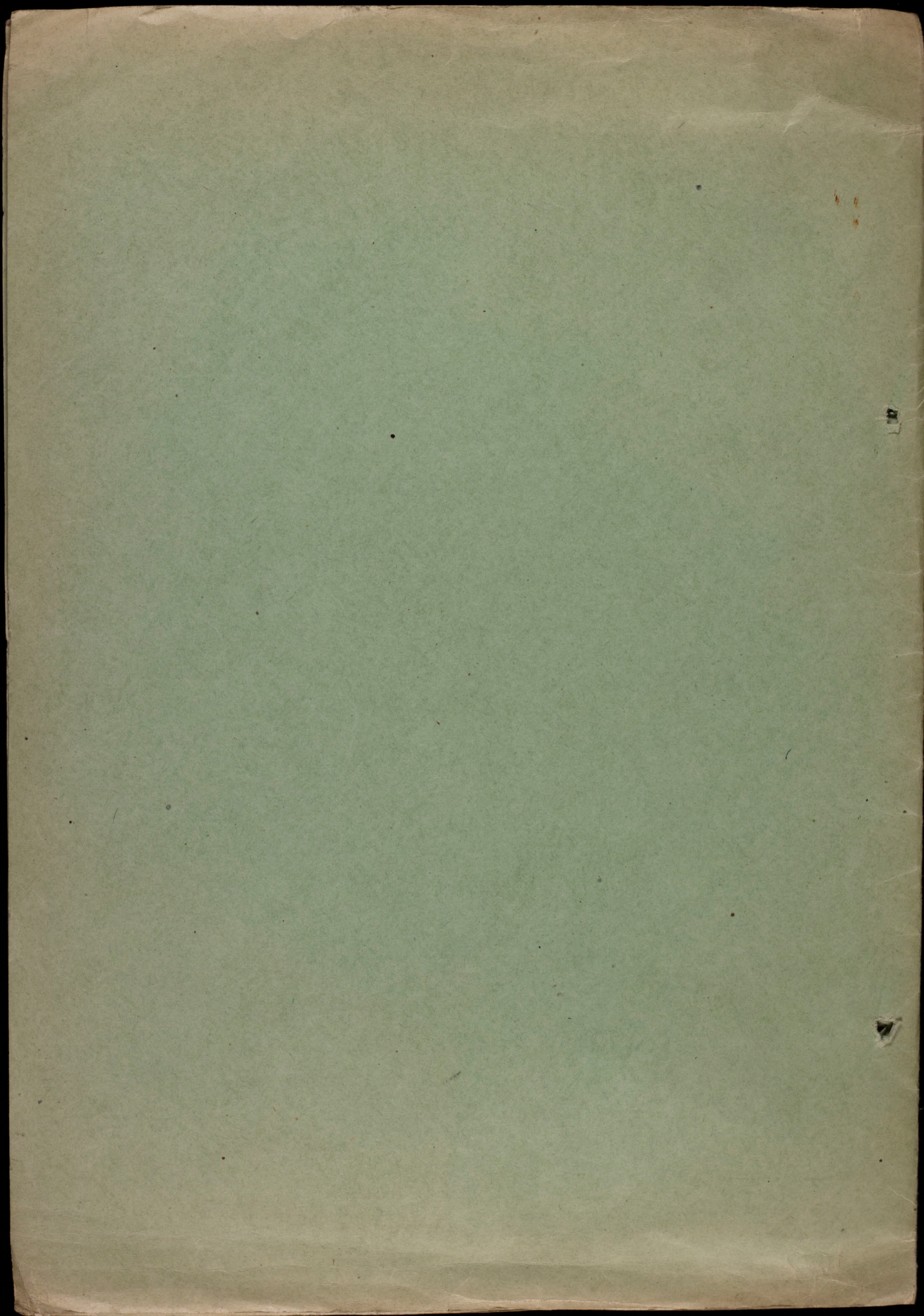
-Tu t'en es encore bien tiré, mon vieux Marius, lui dit un copain en le frappant sur l'épaule. Est-ce qu'il te reste une cicatrice de la baïonnette?

71313

Sans parler Marius se déboutonna montrant une légère blessure comme une entaille faite avec un couteau, en train de se cicatriser.

- Comment se fait-il que personne n'ait été informé de l'arrivée du mari de la paysanne? demandions nous à Marius.

- Sa femme avait bien reçu deux jours avant une lettre lui annonçant son arrivée en permission le jour en question. Seulement comme il n'était pas arrivé avec le train de midi, elle supposait qu'il avait manqué le train et qu'il viendrait seulement le lendemain, car il n'y a pas de train la nuit. Il ne lui était pas venu à l'esprit qu'il s'arrêterait à la gare pour se saouler avec des amis et arriverait à la maison au milieu de la nuit...



3

71336

ד'תקל"ח. סיון
שנת ה'תקל"ח